

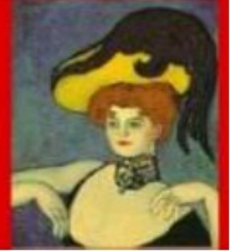
Mercredi 16 Janvier 08h00 [GMT+1]

NUMERO 271

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS  
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

Lacan Quotidien



## La substance spéciale des femmes Par Aurélie Pfauwadel

La vie est courte, et Sollers a décidé d'en avoir plusieurs : à côté de ses « vies parallèles mouvantes » et des multiples *amours contingentes*, il témoigne d'une double vie à la « stabilité, d'ailleurs compliquée ». Ses deux *amours nécessaires* : Dominique et Julia.



Dominique Rolin, « la plus belle femme que j'ai jamais rencontrée » (lui a vingt-deux ans quand elle en a quarante-cinq), avec ses yeux si bleus, sa voix, son rire cascasant. C'est celle qui lui a appris la stricte discipline de l'écriture, « la traversée de la vie et des apparences au bout des mots ». Celle par laquelle on touche ce qu'aimer veut dire pour cet homme : *sacraliser* une personne dans son corps sensible et

son intellect, au travers des méandres de l'existence, et jusqu'à la mort. Jusqu'au bout, il l'a aimée et accompagnée – séparation déchirante lorsqu'elle meurt, en mai 2012. Durant trente ans, il rejoignait incognito à Venise la belle Dominique, au printemps et à l'automne.



Et puis, il y a celle qu'il a choisie pour femme et qui lui donnera un fils : Julia Kristeva, « drôle, passionnée, infatigable ». À son sujet, il est d'une pudeur et d'une discrétion remarquables. Ils ont songé un moment écrire un livre à quatre mains qui aurait pu s'appeler *Le Mariage considéré comme un des Beaux-Arts*. Mais ne souhaitant pas se poser en exemple, le secret de ce « rapport sexuel » inventé entre un homme et une femme sera finalement jalousement gardé.

Assurément, cela fascine. Comment ce « tourbillon intelligent », ce « délire parallèle » – mots de Baudelaire que Sollers aime à citer – a-t-il pu *fonctionner* pendant plus de 40 ans ?

Car *Portraits de femmes* ne relate pas seulement l'« expérience véridique d'un homme avec des femmes » – ce qui, déjà, attise la curiosité – mais se présente comme le récit d'un homme *heureux* avec les femmes. Sollers ne vend pas ses angoisses, ses troubles ou ses embarras, comme certains romans sinistres ou autofictions d'aujourd'hui. Il écrit son *bon-heur* : sa *bonne chance* d'avoir rencontré quelques « femmes-miracles », des trésors de femmes libres, qui se fichent de l'opinion, aiment l'écriture, la lecture, la musique, rire, lui. Contrairement à ce que l'on dit souvent, les gens heureux ont une histoire, et des corps qui osent penser et vivre.

Alors, comment s'y prenaient-ils ? L'idée de fidélité sexuelle n'a absolument aucun sens pour Sollers. L'authentique fidélité à un être n'est pas là. La question de la jalousie est évacuée en deux lignes, laissant le lecteur sur sa faim. La référence à Sartre et Beauvoir affleure, mais plutôt au titre de repoussoir : le contrat d'une totale transparence n'est pas son genre de came. Au contraire, la science du parallélisme et l'art du silence semblent requis. « La question consiste à ne pas inquiéter, alerter, blesser ». Le tact est le maître mot de cette affaire. Quant aux détails concrets des dits ou non-dits : nous n'en saurons rien !

Pas de déballage public ni de méthode, donc, mais Sollers délivre volontiers quelques conseils au jeune débutant : « En tant qu'"homme", vous avez gagné, si, en plus de l'autorité souple qu'elle vous reconnaît, vous la faites rire, vous devenez son frère, son partenaire de jeu, et, subrepticement, son enfant. (...) De là, viennent, parfois, des liens indéfectibles ». Freud lui-même faisait de ce dernier point la clef des mariages qui durent... Mais *l'enfant*, selon Sollers, semble avoir une acception particulière : il est celui qui perçoit les dessous de la vaste comédie sociale et de ses semblants phalliques, qui n'adhère pas aux trucages masculins, ni ne déroule le programme viril. L'enfant, au fond, est celui qui est encore capable de s'engouffrer dans la faille de ce système et de rejoindre un angle de vue *plus vrai et plus réel* : celui des femmes. Car elles, les vraies femmes, « *elles n'y croient pas* ».



C'est ainsi que chaque femme, qu'elle soit Muse inspiratrice ou puissance délétère, constitue pour Sollers une fenêtre sur un bout de réel. Ses portraits égrainés *croquent* en quelques mots « l'intensité poétique » des femmes qu'il a connues, tâchant d'atteindre ce qui fait la substance toujours *spéciale* d'une femme telle qu'il l'a expérimentée.

\*\*\*